

Tout est dans tout (est dans tout est dans tout)

Réalité de Quentin Dupieux

Alexandre Fontaine Rousseau

Entre la bande dessinée et le cinéma

Number 170, December 2014, January 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2014). Review of [Tout est dans tout (est dans tout est dans tout) / *Réalité* de Quentin Dupieux]. *24 images*, (170), 61–61.

Tout est dans tout (est dans tout est dans tout)

par Alexandre Fontaine Rousseau

Qu'est-ce qui se cache dans les entrailles de la réalité? Le plus récent film de Quentin Dupieux ne cherche pas vraiment à répondre à cette question, mais s'amuse plutôt à trouver toutes les manières possibles de la poser. Le vertige, ici, s'avère une fin en soi. Il est désiré, cultivé à coup de figures de styles qui font basculer les récits les uns dans les autres par effet d'accumulation: on ne compte plus les emboîtements, les déboîtements, les enchâssements qui mettent en perspective chaque fragment du récit comme si la caméra cherchait à reculer toujours plus pour pouvoir enfin voir les contours d'un tout lui échappant inlassablement.

Tout semble graviter autour de cette image, saisissante, qui relève de la synecdoque: une jeune fille prénommée *Réalité* (Kyla Kenedy) aperçoit une VHS bleue parmi les viscères d'un sanglier, chassé par son père puis dépecé dans la cuisine familiale. Le mystère que représente cette cassette l'obsédera, tout comme il obsède le film (qui se nomme lui-même *Réalité*); l'un et l'autre chercheront donc à l'élucider, à voir enfin ces images qu'elle contient. Il ne s'agit là que de la première d'une longue série de mises en abyme, le film se mettant d'abord en scène sous les traits d'une enfant curieuse qui tente de comprendre le monde.

Déjà, à partir de cet exemple, on croit pouvoir définir les règles de l'univers mis en place par le cinéaste: toutes ces réalités qui s'entrecroisent dans *Réalité* s'équivalent, au point qu'elles paraissent interchangeables. Le montage fonctionne à la manière d'une fine membrane qui tente de contenir temporairement les récits, d'endiguer le chaos qui tôt ou tard viendra dérégler l'ordre précaire sur lequel semble reposer l'ensemble. Le rêve contamine la réalité – encore elle, décidément on n'y échappera pas – sauf qu'au fond, qui rêve qui dans ce film qui se rêve lui-même?

Il y a d'abord un cinéaste «génial» (John Glover) qui filme *Réalité* en attendant qu'elle se réveille. Puis un autre (Alain



Chabat), certainement moins génial, qui cherche à pousser le cri parfait, ce hurlement novateur grâce auquel il obtiendra du financement pour son premier long métrage – qui, malheureusement pour lui, existe déjà puisque toute cette histoire forme une grande boucle. S'installant dans une salle de cinéma, Chabat voit à l'écran le film qu'il espère pouvoir tourner. Lorsqu'il tente de contacter son ami producteur pour lui annoncer que son film existe déjà, il découvre que celui-ci est en conversation avec... lui-même, qui lui présente pour la toute première fois son projet.

Construit à la manière d'un ouroboros immense, *Réalité* ne cesse de revenir sur ses pas, de revisiter ses propres images en implantant à chaque fois d'infimes variations qui instillent une impression de décalage. Les scènes se répètent, une sensation de déjà-vu hantant les protagonistes qui tentent de retrouver leur chemin dans ce vaste labyrinthe tracé à même le film par les faux raccords, les faux-semblants, les effets de réflexion qui créent des replis desquels l'esprit reste prisonnier. Tout est inventé, imaginé à l'instar de cette crise d'eczéma invisible dont souffre l'animateur d'une émission de cuisine (John Heder); mais puisque chacun croit en ses propres hallucinations, elles font office de réalité.

Au fond, tout ceci n'est que du cinéma. D'ailleurs, lorsque l'on voit enfin les images enregistrées sur cette fameuse VHS bleue,

on découvre qu'il s'agit du film auquel nous assistons qui est, simultanément, la réalité dans laquelle il se déroule. Voilà qui n'a en quelque sorte aucun sens, tout en étant parfaitement cohérent. Or, le génie de Dupieux est purement ludique. Il refuse de s'expliquer, de se justifier puisque le rêve ne répond ici à aucune logique cartésienne – et que l'effet d'entropie qui l'anime emporte sur son passage le cinéma. *Réalité* est, de l'aveu même de son réalisateur, l'anti-*Inception*: un film dépourvu de manuel d'instruction, une œuvre ouverte qui invite le spectateur à s'approprier ses dérapages les plus saugrenus permettant des interprétations diverses.

Voilà d'ailleurs pourquoi la traditionnelle comparaison au casse-tête n'est somme toute pas appropriée dans le cas présent: les pièces de *Réalité* ne possèdent pas un ordre préétabli qu'il s'agit de reconstituer. On peut, au contraire, composer l'image que l'on veut à l'aide des morceaux mis à notre disposition par ce scénario généreux, tour à tour intrigant et hilarant, qui a l'intelligence de ne pas circonscrire sa résolution à une simple solution. Prouvant qu'il est passé maître dans l'art de bien ficeler des histoires décousues, Quentin Dupieux signe ici une comédie aussi ingénieuse qu'éclatée. 

France, 2014. Ré., scé., ph., mont. et mus.: Quentin Dupieux.
Int.: Alain Chabat, Jonathan Lambert, Élodie Bouchez, Kyla Kenedy, Eric Wareheim, Jon Heder, John Glover. 95 minutes.

Ce film a été présenté au Festival du nouveau cinéma en octobre dernier.